

Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]

Autor(en): **Assollant, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les anciennes routes et les chemins de fer.

Entre les premiers sentiers tracés sur le globe par les pas de nos pères Sem, Cham et Japhet, et les magnifiques voies ferrées construites aujourd'hui par nos frères Laurent, Fraisse et Perdonnet, il y a une différence aussi grande que la différence de temps qui existe entre ces deux époques.

Avec l'augmentation de la population et par conséquent des besoins, les sentiers devinrent des passages plus fréquentés, et successivement, des chemins, des chaussées, des routes de diverses catégories, et enfin des voies ferrées.

Dans la manière d'user de ces moyens de communication, quelle diversité frappante d'un stage à l'autre ! Quel contraste, par exemple, entre les véhicules employés aux diverses périodes. Comparez les chariots des anciens rois de Syrie avec les calèches de la reine Victoria ; comparez, seulement dans le siècle actuel, les pataches de la république helvétique avec les diligences fédérales de M. Næff. Et ces dernières, même lorsqu'elles sont accompagnées de leurs suppléments, quel rapport ont-elles avec ces longues lignes de wagons qui défilent sous nos yeux semblables à des villes roulantes.

Les moteurs employés présentent des changements

encore plus remarquables. Depuis les bras de l'homme esclave, attelé comme un animal au char des potentats ou condamné comme une bête de somme à porter sur ses épaules les palanquins des princes indiens, jusqu'à l'emploi du bœuf, de l'éléphant, du mulet et du cheval, remplacés en dernier lieu par cet agent naguère encore inconnu, la vapeur, quelle énorme différence !

L'organisation et la fréquence des services publics présentent aussi une marche progressive bien caractérisée, sans remonter aux courses mensuelles des siècles passés, les hommes d'un certain âge peuvent encore se rappeler les derniers temps des courriers hebdomadaires qui reliaient entre eux les chefs-lieux de nos cantons ; maintenant les départs sont devenus non-seulement journaliers, mais les voies ferrées en offrent même pour le matin, l'après-midi et le soir de chaque jour.

C'est dans la célérité surtout que le progrès est remarquable. On peut actuellement faire en deux heures un trajet qui absorbait précédemment une bonne partie de la journée. Au lieu de s'arrêter toutes les six ou sept lieues pour prendre un repas ou faire une couchée, un voyageur, sans se gêner le moins du monde, déjeûne à Genève, dîne à Berne et soupe à Bâle le même jour, s'il emploie les chemins de fer.

A tous ces avantages viennent encore s'ajouter la modi-

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

— C'est un brave Irlandais qui me fait la cour et qui n'a qu'un défaut, celui de se coucher au soleil pendant le jour et de boire du whiskey toute la soirée. Tenez, le voilà qui nous regarde. »

En effet, le bon Patrick et son ami Jack, pressés de gagner leur dollar, épiaient toutes les démarches de Bussy. Celui-ci s'en aperçut et ne s'en inquiéta point. La colère dont il était transporté ne lui permit pas de songer au danger. Il se fit indiquer la maison de Samuel Butterfly, et y entra. Les deux Irlandais, qui le suivaient de près, entrèrent presque en même temps.

Georges-Washington et Samuel étaient occupés à déjeûner

quand on annonça l'arrivée du Français. Samuel pâlit et devina l'intention de Bussy ; mais Georges-Washington tira de son secrétaire un revolver, le mit sur la table, à portée de sa main, et continua de manger. Il avait été marin pendant deux ans, et l'on assure qu'il faisait la traite sur les côtes d'Afrique. Habitué à casser la tête d'un nègre indocile ou à le fouetter sans pitié, il faisait peu de cas de la vie des hommes.

Bussy entra d'un pas ferme et marcha droit à Samuel Butterfly.

« Monsieur, dit-il me reconnaissez-vous ? »

Samuel pâlit et jeta un coup-d'œil suppliant à son fils. Celui-ci voulut intervenir.

« Ce n'est pas ainsi qu'on se présente, monsieur, dit Georges-Washington. Quel est votre nom ? »

Bussy le regarda fixement avec mépris.

« Prenez patience, dit-il, votre tour viendra. Et vous, Samuel Butterfly, répondez à la question que je vais vous faire. Pourquoi m'avez-vous, avant-hier, en plein *meeting*, appelé faussaire impudent ? »

cités des prix, la diminution des frais, car un transport pour lequel on payait jadis un gros franc entier de dix batz, coûte à peine aujourd'hui la moitié d'un petit franc de sept batz.

On peut s'attendre à ce que les chemins de fer ne voudront pas s'en tenir à leur état actuel. Donnez-leur seulement le temps d'entortiller leurs actionnaires par toutes sortes d'appas et de cajoleries, et vous verrez qu'après avoir anéanti les voituriers, les commissionnaires et l'administration des messageries, les chemins de fer culbuteront l'*Alpen-Club*, graviront eux-mêmes le Sanetsch, la Jungfrau et le Pilate, et jetteront dans l'indigence tous les fabricants de bâtons de montagne. Devant l'extension et l'intrépidité des chemins de fer, les douanes ne pourront tenir, les péages seront supprimés, et les *raffoleurs* des droits de consommation seront consternés; il faudra construire un aqueduc destiné à recueillir leurs larmes qui iront se bleuir dans les eaux du Léman. Mais la moralité y gagnera : les contrebandiers se feront trappistes, et les gabelous capucins. L'activité des ateliers et des comptoirs n'étant plus gênée, influera probablement sur la prospérité publique, en sorte que la Société industrielle et commerciale n'aura plus de but.

Il est certain que les voies ferrées sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Que seront-elles dans quelques siècles? — Nous laissons aux fortes têtes le soin de sonder cette effrayante question. C'est aussi à dessein que nous laissons dans l'ombre les inconvénients inhérents à la locomotion sur les *rails-ways*, attendu qu'il ne manque pas d'organes pour les mettre au jour incessamment et d'une manière circonstanciée.

En tout cas, devant les progrès déjà accomplis et ceux qui sont promis, notre planète va décidément se trouver trop petite, car avec la vitesse non exagérée de treize lieues à l'heure, on peut faire le tour du monde en un mois. Si l'on réussit à doubler les pôles, on aura alors le sujet d'un second voyage, après quoi les touristes n'auront plus qu'à se confiner dans la localité de leur choix et à faire des épargnes pour augmenter les capitaux de l'industrie, à moins qu'ils ne

— Monsieur, dit Samuel en tremblant, on m'a trompé. Je vois bien que vous êtes un gentleman.

— Lâche coquin, dit Bussy d'une voix éclatante, demande-moi pardon à genoux. »

Et il saisit au collet le vieux Butterfly.

« C'en est trop, interrompit Georges-Washington; gentleman ou non, tu me payeras cher cet affront. »

En même temps il se leva et voulut se précipiter sur Bussy. Les deux Irlandais, qui épiaient cette scène à la porte de la salle à manger, entrèrent en brandissant d'énormes couteaux; mais le jeune Français leur présenta au visage les canons de son revolver et les tint en respect pendant quelques secondes.

« Quatre contre un ! dit-il. Je reconnais votre prudence, Butterfly père et fils; mais prenez garde, je vous retrouverai quelque jour. Place maintenant ! »

Des deux mains il saisit la table sur laquelle était servi le déjeuner et la renversa sur ses adversaires; puis il traversa la salle à manger, tenant dans la main gauche son *bowie-knife*, et de

veillent faire le tour de chaque parallèle, et encore pour les parallèles des extrémités, dont le cercle est fort raccourci, le parcours ne sera guère qu'un tour de carrousel.

Longtemps les chemins de fer divisèrent les particuliers, les communes et les Etats. — Depuis le commencement de leurs exploitations, ils opèrent une œuvre contraire, une œuvre de rapprochement qui, s'étendant d'un hémisphère à l'autre, finira par réconcilier tout-à-fait les descendants des trois fils de Noé, créateurs des sentiers primitifs. Qu'il sera beau le jour où tous ces arrière-cousins, quelle que soit la couleur de leur peau et de leur politique, se tendront cordialement la main et, prenant pour devise *Pax optima rerum*, concluront entre eux des traités de commerce et d'amitié.

En attendant, sachons profiter des chemins de fer tels qu'ils sont dans ce moment. Qu'ils contribuent à féconder notre industrie, qu'ils activent l'échange de nos produits, et, surtout, qu'après avoir été une cause de désunion entre quelques contrées de notre chère patrie, les chemins de fer concourent à les rassembler toutes en un faisceau indissoluble; que l'augmentation de facilités qu'ils apportent dans les relations intercan-tonales donne une nouvelle impulsion au développement de l'esprit fédéral et fasse toujours plus de toutes les populations de la Suisse une nation de frères unis sous la noble bannière rouge et blanche, qui symbolise en Europe l'indépendance des peuples et l'amour de la liberté.

Percement des roches.

Nous avons assisté dernièrement à une intéressante séance de la Société industrielle et commerciale, dans laquelle M. Morlot a communiqué le résultat d'expériences très-curieuses sur un nouveau mode de percement des roches, applicable au forage des trous de mine.

Bien des progrès se sont accomplis déjà dans le travail du mineur, depuis l'époque où l'on faisait sauter les roches au moyen de la dilatation produite par un grand feu; ce procédé, pratiqué d'abord dans le Hartz, consiste à entasser au fond d'une galerie une grande quantité de combustible à laquelle on met le feu; la

l'autre son revolver. Patrick le blessa au bras d'un coup de couteau. Il se retourna, le renversa d'un coup de pistolet, ouvrit la porte, suivit le corridor et se trouva dans la rue; au même moment, Georges-Samuel Butterfly, revenu de sa surprise, lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit à l'épaule gauche. Bussy, furieux, revint sur son ennemi et tira à son tour. La balle manqua le but et frappa le mur opposé. Les domestiques criaient : « Au meurtre ! » Jack, le second Irlandais, et quelques voisins du vieux Samuel, se précipitèrent sur lui.

Georges-Washington se préparait à tirer un autre coup de pistolet. La foule s'amassait dans la rue et criait : « Mort au Français ! » Bussy jugea prudent de faire retraite. Il courut jusqu'au bout de la rue. Sans chapeau, les yeux brillants de fureur, la poitrine ensanglantée. Il effrayait tout le monde. On s'écartait pour le laisser passer, et l'on courait sur sa trace sans savoir pourquoi. Les deux Butterfly, les Irlandais et les spectateurs criaient de toutes leurs forces : « Arrêtez le meurtrier, le brigand, le faussaire ! » mais personne n'osait mettre la main sur lui.

(La suite prochainement.)